

1ER PRIX

LIRE SOUS LES HALLES



L'APPEL DE DIEU

Thibaud Poignant

« Le silence de l'homme attire le silence de Dieu. »  
Julien Green

### 16 heures.

Le temps se fige. Mystérieusement, le souffle du vent se dissipe et la chaleur écrasante du soleil tombe sur mon dos. Le bruissement des feuilles des châtaigniers bordant la propriété de notre demeure familiale s'estompe ; le chant des oiseaux aussi, au même instant, comme si la vie s'enfuyait tout à coup de notre jardin. Même les lourds nuages chargés de colère interrompent leur folle course dans le ciel et s'apprêtent à retarder leur profond grondement. Je cligne des yeux ; ce brutal silence annonce la mort.

Je laisse dans l'herbe sèche ma vieille poupée de cire et rejoins les miens qui se sont réfugiés sous le gros platane pour échapper à l'étouffante chaleur d'été. Il y a mon oncle de Paris, venu rendre visite à sa sœur la première semaine d'août. Depuis son arrivée la veille, mes parents ne sont plus aussi heureux qu'avant, comme s'il avait emmené dans ses bagages une portion de malheur. Je le vois bien, papa et maman sont tellement soucieux à présent qu'ils en oublient comment sourire. Si leurs lèvres s'élargissent mécaniquement, leurs yeux ne partagent pas l'allégresse de l'instant. Et puis, plus rien en eux ne donne envie de rire. Toutes les choses de la maison sont devenues tristes et ternes. J'ai même parfois l'impression que j'ai fait quelque chose de mal. Ce matin, lorsque ma joie s'est échappée de ma bouche alors que je jouais dans le salon avant le déjeuner, ma mère m'a vigoureusement reproché mon attitude. J'ai pleuré ; était-ce donc cela qui dérangeait tant son bonheur ? Mon humeur la blessait et cette douleur dessinait des rides sur sa figure, si enthousiaste à l'accoutumée. Je ne recommencerai plus, je me le suis promis. Pourtant, jamais elle ne m'avait fâchée parce que j'étais euphorique rien qu'un petit moment. Tandis que je cherchais la réponse dans son regard qui s'était posé sur moi, là encore il ne semblait pas me voir, comme s'il discernait une chose que j'étais incapable de percevoir et surtout de concevoir.

Immobiles, tous les trois sont assis autour d'une table en fer forgé blanc. Ils ne se parlent pas. Mon père est habillé comme un jour de fête mais rien dans son expression ne laisse transparaître sa gaieté. Il tient une tasse de thé entre ses doigts mais n'en a pas encore bu une seule goutte. Ma mère quant à elle est vêtue d'une simple robe blanche d'été et a coiffé ses cheveux en chignon ; elle le fait souvent lorsqu'elle n'a pas le temps de les brosser et de prendre soin d'eux. Ils ne s'aperçoivent pas que je les observe. Seul mon oncle tourne la tête de mon côté et me fait signe de me taire. Je ne comprends toujours pas. Je lui en veux. Après tout, c'est sa faute s'ils sont dans cet état là. Pourquoi n'est-il pas resté chez lui avec son malheur ? Néanmoins, je n'ose pas le lui dire, je n'ose d'ailleurs prononcer aucune parole : l'étrange mutisme qui s'est emparé de mes parents m'envahit à mon tour.

Un souffle d'air caresse amoureusement ma peau dorée. Mon cœur se réjouit : ce silence oppressant sera balayé et la vie reprendra la quiétude des jours passés. Les branchages des arbres s'animent et reprennent leur danse tranquille. Mes cheveux soulevés par une légère bourrasque s'envolent et retombent autour de ma nuque comme un bref instant de plaisir. Soudain, mon oreille se dresse. Ce n'est pas le chant des oiseaux que j'entends au loin mais celui d'une incantation beaucoup plus gutturale, des profondeurs des cieux. Je lève les yeux et examine les nuages qui s'assombrissent davantage. Maman me parle souvent de Dieu, cet



être supérieur qui punit ceux qui n'ont pas été sages. Je frémis. Aurait-il compris, lui, ma faute commise et viendrait-il à moi pour se venger de mon comportement ? Le bruit se fait de plus en plus fort et je tremble de tous mes membres lorsque je le reconnais : c'est celui qui retentit les dimanches matins alors que nous nous rendons à la messe dans la maison du Seigneur pour le vénérer. Dieu n'est pas content et mes parents le savent, voilà pourquoi ils sont si affligés.

J'avale ma salive et m'avance vers eux, prête à formuler les excuses dignes d'une telle circonstance. Les cloches de ma condamnation sonnent au loin et déchirent la sérénité de notre jardin ; il ne me reste plus beaucoup de temps, je le sais. Mais avant que ne s'entrouvre ma bouche sèche, mon père lâche soudain sa tasse de thé ; le liquide se répand sur les gravillons roses. Il bondit sur ses pieds et jette un regard de défi à mon oncle qui, envahi par la même soudaine folie, se redresse et renverse sa chaise. Seule ma mère reste assise et les observe, désappointée. Papa saisit son couvre-chef posé sur la table et court vers l'allée bordée de châtaigniers. Je ne l'ai jamais vu courir aussi vite, lui pourtant si enclin aux convenances des bonnes familles. C'est un peu comme s'il avait réservé toute l'énergie nécessaire à une telle cavalcade durant toute sa vie et qu'il l'utilisait maintenant. Mais pour quelles raisons ? Il franchit le portail et se perd dans les rues de la ville, sans un regard en arrière. Mon oncle se tourne vers maman qui acquiesce d'un léger mouvement du chef. Et le voilà qui court à son tour. Ont-ils tous peur de Dieu ? Furent-ils tous son arrivée alors qu'ils ne cessent de la réclamer durant les offices du dimanche ?

Je ne sais plus ce que je dois faire. Je ne suis qu'une petite fille après tout, inconsciente de ses gestes. Ma mère dissimule son visage sous ses mains. Elle pleure ; elle paraît avoir peur aussi, mais elle ne bouge pas et attend dignement celui que tant ont l'air de redouter. Je regarde mon oncle qui poursuit les traces de papa. Je secoue la tête et mes pieds bougent d'eux-mêmes. Emportée par cette folie passagère, je cours aussi, je veux les rejoindre : je veux savoir ! Les cloches sonnent toujours plus fort et la ville ne paraît connaître rien d'autre que la vibration de leur sinistre cri.

« Joséphine ! »

Maman ne semble finalement pas fâchée, sa voix n'est pas méchante ; juste chagrinée. On dirait presque qu'elle a besoin de ma présence comme si j'allais l'apaiser de ses maux. Ne suis-je cependant pas la source de ce malheur ? Je me refuse à l'écouter. Je m'éloigne d'elle, m'assurant ainsi que Dieu ne lui fera pas de mal non plus. Mes jambes sont certes petites pour mon jeune âge, mais elles me transportent plus vite que je ne l'aurais cru. J'arrive enfin au portail et m'arrête brutalement. La vision qui s'offre à moi m'effraie. D'autres hommes se déversent dans les rues. Où courent-ils ? Je ne sais toujours pas. Des chevaux montés par des agents de police sillonnent la chaussée et hèlent les passants qui courent plus vite encore. L'un des fonctionnaires me voit et s'approche :

« Retourne chez toi, petite fille. Ce n'est pas pour toi. »

Et il repart au galop à travers la foule qui grandit chaque seconde. Je doute alors : si ce n'est pas pour moi, contre qui Dieu est-il si mécontent ? D'autres étalons se joignent à cette démente, mais ce sont cette fois de farouches soldats dans leurs uniformes bleus et rouges qui sont hissés sur leurs dos. Ils paraissent joyeux mais ne m'inspirent que de la peur. Et ils hurlent à qui veut l'entendre :



« La Prusse a répondu au Tsar ! La France répondra à son tour ! »

Des acclamations sauvages accompagnent leurs paroles. Les gens courent à n'en plus finir. Terrifiée, je fais un pas en arrière. Ces hommes ont l'air tous plus méchants et menaçants les uns que les autres ; peut être étaient-ce eux que Dieu venait punir ?

« Joséphine, reviens ma chérie ! »

Maman accourt et des larmes ruissèlent sur ses joues, petites perles échappées du trésor de son âme. Elle me prend dans ses bras et me serre très fort contre sa poitrine. Quoique j'aie pu faire, je sais à présent que ce n'est pas si grave et que je ne serai aucunement grondée. Elle me caresse les cheveux, m'embrasse et étouffe mes oreilles de ses mains pour que je n'entende plus les cloches qui s'entrechoquent au loin. Mon esprit s'apaise et je regarde la farandole d'hommes qui dévalent la rue. Finalement, d'une voix hésitante, je lui demande :

« Maman, où courent-ils tous ? »

Elle saisit un mouchoir blanc et essuie le pourtour de ses cils. Elle tente un pâle sourire qui semble toutefois plus sincère que tous ceux qu'elle a pu m'adresser ces dernières heures. Elle me tend sa main ; je la saisis et me laisse entraîner dans le jardin. Nous sommes toutes les deux réunies et je vois qu'elle cherche désespérément ses mots pour m'expliquer une chose qui n'est pas de mon âge. Puis, devant mon insistance croissante, elle me répond de la manière la plus simple mais la plus vraie.

**« Ils courent à leur perte, ma chérie. »**

